

Akiloë
ou
le souffle
de la forêt

Roman de Philippe Curval

LA VOLTE

LA VOLTE *Aucun souvenir assez solide* ALAIN DAMASIO

Akiloë ou le souffle de la forêt

::
Conception graphique : Stéphanie Aparicio
Illustration de couverture : Philippe Curval
::
Cet ouvrage a été composé avec les caractères « LaVolte » (pour l'intérieur),
police exclusive dessinée par Laure Afchain.
© Tous droits réservés.
::
© Éditions La Volte — 2015
Dépôt légal : février 2015
i.s.b.n : 9782370490087
Numéro 0-43
::

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.lavolte.net

La terre disparut à ses yeux. Plus rien au-dessous, dans la clairière. Les fûts se perdaient dans une brume indistincte où se confondaient aussi les feuillages et les fleurs, la matière végétale. Avec l'aube, la forêt exhalait ses sortilèges.

Cela faisait partie du jeu, du défi qu'il avait lancé aux esprits. Ses yeux transperçeraient le mirage.

Akiloë trancha ses amarres mentales.

L'air lui siffla aux oreilles.

D'abord s'habituer. Tâter l'atmosphère, prendre son appui sur les courants, s'allier à la moindre saute d'humeur du vent, étudier sa structure spirituelle, la maîtriser. L'Indien s'y essaya par étapes, jusqu'à acquérir une série de réflexes spontanés, à la manière d'un oisillon apprenant à se lancer dans l'espace autour du nid. Un moyen d'éterniser le présent.

Le brouillard qui montait avec le jour avait gagné en épaisseur, obstruait les interstices entre les troncs, occultait les étages inférieurs de la forêt. S'élevant en spirale, profitant des courants d'air chaud provoqués par le lever du soleil, le Wayana atteignit mentalement une telle altitude que le monde lui parut soudain trop insignifiant pour son envergure. Ne subsistaient plus que l'océan vert à perte de vue, avec ses lacs de brume au-dessus des clairières, l'étendue marine au loin, les saignées de mercure des fleuves. Il plana longtemps à la dérive, jouissant du simple plaisir du vol, de s'identifier enfin au milieu aérien, de se prendre un peu pour le vent, jusqu'à chahuter avec les nuages qu'il frôlait de la main, caresse hâtive. Plus personne ici, pas même lui...

Qu'était cette sensation de tiédeur qui l'environnait? La preuve qu'il existait encore, que les atomes de son corps ne s'étaient pas dilués dans l'atmosphère. Le fantôme impalpable d'Akiloë tenta une première plongée. Plein coton, l'humidité le saisit. Haletant, il émergea rapidement, dans l'angoisse de percuter une branche cachée. Peut-être fallait-il descendre plus profond pour atteindre le visible? Après quelques virevoltes pour se

décontracter, jubiler, l'Indien reprit confiance. Cette fois, il choisit un angle d'attaque beaucoup plus incident et se précipita vers le mur de brume. Quarante mètres au jugé avant de s'aplatir sur le sol, au risque de se faire trancher la gorge par une liane posée en travers du songe. La peur!

Comme sous l'effet d'une caméra infrarouge, la géographie entière du territoire lui apparut soudain avec une netteté impressionnante. Ombres de chaleur cernant des reliefs de froid.

Akiloë mit cap vers l'horizon. Vent nul, vitesse réduite. Réussi!

Là-bas, tout là-bas vers la mer et Kourou, un arbre solitaire s'embrasa. Près de la souche, à l'extrémité de son trône roide et massif, à plusieurs étages imbriqués, une épaisse fumée beige et grise bouillonna. Puis l'arbre décolla très doucement du sol, y déposant un gel sanglant. Il se maintint durant plusieurs secondes à quelques centimètres de la surface, crachant flammes et scories à la manière d'un volcan.

Lorsqu'il s'éleva vers le zénith avec la lenteur d'un saurien, l'arbre de feu prit une légère inclinaison, comme s'il voulait épouser un instant la courbure de la Terre. À cette distance énorme, Akiloë distinguait les moindres détails de son enveloppe, écorce de métal frémissant sous la poussée d'une combustion interne, de son empennage formé des quatre plus grosses racines. Oui, le géant s'était mué en flèche pour perforer l'azur de sa pointe effilée, durcie à la flamme. Message de la forêt vers le ciel. En atteignant les premières traînées superficielles de brume que le soleil levait de la mer au matin, il se mit à vibrer intensément, puis, larguant subitement la partie inférieure de son tronc dans un puissant flamboiement, bondit d'un trait, déchirant le voile délicat des stratus pour s'enfoncer plus haut dans la masse bourgeonnante des nuages d'altitude où il disparut d'une manière éphémère.

Portés à l'incandescence par le passage de l'arbre-fusée, les cumulo-nimbus se teintèrent de rose.

Un grondement profond ébranla le ciel et la terre, qui se propagea par le sol et par l'air jusqu'au ventre d'Akiloë, exaltant tout son être.

Bien calé entre ses branches à la pointe des frondaisons, l'Indien avait l'impression d'être un œuf de chenille dissimulé dans un cocon. Il attendait l'éclosion. Plus la moindre émotion, plus d'impatience. L'univers semblait calme et rassurant, parfaitement étanche, juste à la mesure de ses perceptions sensorielles. Exactement tel qu'Usted l'avait décrit, tel qu'il aurait dû s'offrir si les circonstances de sa naissance n'avaient perturbé ses rapports

avec lui. Un monde dont on pouvait comprendre les données par l'observation et la déduction. S'il parvenait à suivre l'arbre-fusée dans son vol vers l'infini, il s'assurerait aussi que le pendule de Foucault traduisait bien la marche des soleils et des planètes dans la machinerie céleste. En avant pour la grande balançoire galactique !

L'univers où il venait de pénétrer ronronnait doucement tandis que chuintaient les flammes des moteurs, que claquaient de mystérieux mécanismes en s'enclenchant. Tel le ver dans le fruit, l'Indien avait investi le continent clos des palassissi. Il allait enfin connaître leur véritable mode de pensée et vérifier d'en haut si, par coïncidence, leur monde et le sien tournaient bien sur une même boule.

Mais bientôt, malgré son guet obstiné des cieux, la parabole de l'arbre-feu n'y imprima plus que des traces parcimonieuses : lambeaux de fumée, faibles déflagrations, signaux de lumière, résidus de combustion, jusqu'au moment où Akiloë le perdit tout à fait de vue. Le Wayana se sentit brusquement frustré d'une seconde part essentielle de lui-même, comme si la forêt l'avait trahi une dernière fois en projetant vers l'infini un message d'adieu.